Document généré le 24 avr. 2024 05:06

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Les Éditions de l'Île

Jean-Pierre Martel

Numéro 85, printemps 2000

Les repoussoirs littéraires

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14739ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Martel, J.-P. (2000). Les Éditions de l'Île. *Moebius*, (85), 61–66.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

JEAN-PIERRE MARTEL

Les Éditions de l'Île

Île Bizard, le 5 mars 2000

Cher JP,

La bordée de neige qui me fouettait le visage en me tombant dessus aussi rageusement et qui n'en finit plus de m'ensevelir depuis les précipitations records de février m'a replongé avec effroi et malgré moi au cœur des *Neiges du Kilimandjaro.* Je l'avoue aujourd'hui, je ne marcherai jamais dans les traces glacées de ce personnage d'Hemingway qui, sur son lit de mort, se rappelle toutes les histoires qu'il n'écrira jamais.

J'aime mieux courir au-devant de mon futur romancier favori. Tu sais, et je ne m'en suis jamais caché, j'ai toujours été «vendu» à ton immense talent. J'ai même misé dessus. Avant même d'avoir le bonheur de publier tes premières œuvres de fiction, je m'étais déjà fait un devoir d'en promouvoir l'originalité et la profondeur. Comme Alberto Manguel, je crois que le fait qu'un livre n'existe pas (ou n'existe pas encore) n'est pas une raison de l'ignorer, pas plus que nous n'ignorerions un livre au sujet imaginaire. D'ailleurs, si tu savais le nombre d'écrivains qui s'informent de toi et de ta production à retardement, tu serais surpris, et certainement flatté.

De mon côté, comme tu le sais, ça roule plutôt bien. La santé tient le coup, malgré la nicotine et les espressos doubles trop serrés. Et les Éditions de l'Île fonctionnent toujours à plein régime. Nos dernières semaines ont siphonné toutes mes disponibilités, mais quel bonheur! L'époustouflant polar de Bérangère Duguay qui m'a procuré de savoureux frissons pendant

une belle nuit bien trop courte; le brillant exposé d'Alexandre Guindi sur les gitans nord-américains, déguisé en roman post-Kerouac, et l'envoûtant recueil de poèmes de mon ami Monté, lui-même éditeur chez Deux-Montagnes, m'ont séduit si sauvagement. Ils m'ont même semblé une excellente propédeutique à l'écriture. Comme tu les as lus toi aussi... je me suis pris à rêver que cela chatouillerait peut-être ta créativité. J'en serais le plus heureux des éditeurs. Et ils seraient des milliers à m'en féliciter...

J'en profite d'ailleurs pour te rappeler fraternellement que j'attends avec toujours autant d'impatience le manuscrit «original» de ton premier roman, *Les anges riverains*, dont la lecture du synopsis m'avait procuré de si intenses jouissances. J'avoue humblement que j'ai rarement lu un texte aussi prenant, et que je n'en ai pas lu depuis non plus. Peut-être trouves-tu ces remarques un peu faciles, ou biaisées, vu la nature particulière de nos relations. Mais c'est d'autant plus éprouvant pour un éditeur comme moi de savoir qu'il tient enfin l'œuvre dont il rêvait depuis le jour un, mais de réaliser qu'il n'en tient uniquement que l'ombre de l'ébauche... Et pourtant, je le vois ce roman, autant que Manguel, dans son *Histoire de la lecture*, qui avoue qu'au nombre des livres qu'il n'a pas écrits – de ceux qu'il n'a pas lus non plus – se trouve *L'histoire de la lecture*:

> Je l'aperçois, là, à l'endroit précis où finit la lumière de cette section de la bibliothèque et où commence l'obscurité de la suivante. Je sais exactement à quoi ressemble ce livre. Je peux me représenter sa couverture et imaginer le contact généreux de ses pages blanc cassé. Je peux imaginer avec une précision voluptueuse, sous la jaquette, la sensualité de sa reliure entoilée de noir, ainsi que les lettres dorées en relief. Je sais la sobriété de sa page titre, son épigraphe spirituelle et sa dédicace émouvante. Je sais qu'il possède un index abondant et curieux, qui fera mes délices intenses...

Dis-moi, JP, pourquoi le métier d'écrivain te traumatise-t-il tant? Pour chaque Michel Tremblay ou Victor-Lévy Beaulieu, le Québec a engendré des dizaines

de Jacques Ferron. La profession de médecin, comme celle d'éditeur, n'a rien d'incompatible avec celle d'écrivain, et surtout rien d'un repoussoir à l'originalité. Tu peux, dans ton cynisme, me lancer encore une fois à la figure cette boutade – stigmate du Hubert Aquin de *Profession: écrivain* – je la connais par cœur:

> L'originalité d'un écrit est directement proportionnelle à l'ignorance de ses lecteurs. Il n'y a pas d'originalité: les œuvres sont des décalques... tirés de contretypes oblitérés qui proviennent d'autres «originaux» décalqués de décalques qui sont des copies conformes d'anciens faux qu'il n'est pas besoin d'avoir connus pour comprendre qu'ils n'ont pas été des archétypes, mais seulement des variantes.

Mais ta variante à toi, c'est celle-là qui compte; j'aimerais la tenir entre mes mains et la faire savourer à nos lecteurs. Je suis bien placé pour savoir que ton autre, ta véritable profession accapare beaucoup trop ton temps et tes énergies, et que c'est un sujet tabou entre nous. Mais j'avoue qu'aujourd'hui je me sens prêt à réviser toutes les ententes, tous les traités que nous avons négociés ensemble, en toute bonne foi ou en toute naïveté, je ne sais plus. Pour notre bien mutuel, tu sais comme moi qu'avec les années qui nous glissent dessus, nous aurions intérêt à mettre nos priorités à leur place, à construire sans tarder notre légende personnelle. À notre âge, il faut mettre le temps de notre bord. Même si j'essuie régulièrement la tempête de tes récriminations, je ne peux tout de même pas écrire ton roman à ta place. Une espèce de pudeur professionnelle m'en éloigne, en même temps qu'une passion ravageuse m'y attire de façon presque incestueuse.

De manière plus pragmatique, je te dirai – si cela pouvait te faire remettre sur le métier ton ouvrage à peine entamé – que les Éditions n'auront bientôt plus les moyens ni la naïveté de te verser l'avance trimestrielle que tu empoches depuis près de deux ans. J'éprouve de plus en plus de difficulté à me justifier cette dépense exagérée... Essaie de comprendre mon côté des choses. Loin de vouloir te décourager, j'espère seulement t'inciter à terminer ton damné chef-d'œuvre.

Mets les bouchées doubles s'il le faut, mais apporte-moi au plus vite cette œuvre dont nous avons échafaudé ensemble les pièges les plus flamboyants. C'est fou, parfois, il me semble que ton éditeur entrevoit plus clairement le destin glorieux de ce roman que toi, l'écrivain! J'ai l'impression d'être dans tes jambes littéraires. Je me sens comme ces bibliothécaires qui parcourent de génération en génération les galeries hexagonales de la bibliothèque de Babel – aussi appelée l'Univers – à la recherche du «Livre». Tu transformes sans le savoir ton éditeur en personnage de Borges, mais peut-être le sais-tu trop, justement. Et j'ai peur de me perdre dans cette bibliothèque dont chaque rayon compte trente-cinq livres de quatre cent dix pages d'un format identique. Chacun renfermant l'histoire minutieuse et détaillée du futur, les autobiographies des archanges, l'inventaire complet de la bibliothèque, des milliers de faux catalogues, le récit authentique de la mort de chaque homme et la traduction de tous les livres dans toutes les langues. Il n'y manque que les milliers de copies originales de ton immense succès anticipé.

Je me demande parfois – sans vouloir me disculper – si la fréquentation obsessive des grands de la littérature universelle ne freinerait pas sournoisement ta créativité. Si le poids de leur «amitié» te pèse trop, dis-toi que ce sont des lettrés comme toi et moi qui leur ont assigné la place dorée qu'ils occupent aujourd'hui dans notre imaginaire culturel. Nos amis les plus grands écrivains te tendent la main, t'invitent à les rejoindre, malgré leur imposante stature mythique. Je sais qu'il est bien plus simple de blâmer ma castratrice présence (ou mon obsédante absence) que l'écrasante proximité des grands maîtres avec qui nous vivons quotidiennement, mais avoue qu'ils y sont aussi pour quelque chose dans ta panne littéraire. Eux comme moi, nous n'existons que pour te paver la voie vers l'écriture à répétition. Broch, Marquez, Joyce, Beckett, Albee, Burroughs, Ionesco, Nabokov te chantent le même psaume que moi: C'est à la sueur de ta plume que tu vas graver ta vie, que tu vas la prolonger.

Je sais – et j'en accepte le blâme – qu'on ne prend pas assez souvent le temps d'échanger, de se parler ouvertement de nos projets respectifs. Nos différences canalisent nos plus belles énergies. La vie nous bouscule trop hardiment, et tu sais de quoi je parle: la fureur du quotidien, les voyages, les loisirs, les femmes, les vins capiteux, tous s'immiscent entre nous pour nous justifier de remettre à plus tard nos vraies priorités.

Si je te parle ainsi, mon alter ego, c'est que je sens pertinemment que ma vision affairiste du monde littéraire s'avère peut-être l'embûche suprême qu'un écrivain ambitieux comme toi ait à surmonter. Toutes mes énergies ont toujours été investies dans les Éditions, et pas suffisamment dans la stimulation de ta créativité. Mon côté éditeur me fournit plus de distractions artistiques qu'on ne saurait en consommer sans être victime de surdose littéraire. Mon sens critique menace chaque jour de brimer mon sens créatif, et le tien par la même occasion. Je ne me reconnais plus, et je ne te revois plus. Je comprends ta douleur d'écrivain inaccompli, car au cours de mes longues journées de lecture, de relecture, d'administration, de promotion, de négociations... je sens ton souffle intérieur dans mon cou et ton regard insistant par-dessus mon épaule, pour me rappeler insidieusement que je n'accomplis pas tout mon boulot, que je camoufle et assassine ta créativité – la mienne – sous un tourbillon de productivité livresque. Toi et moi, je veux que nous fassions un, à nouveau. Je te jure que c'est possible. Et qu'on y parviendra. Ensemble. Pour le meilleur et pour l'empire, comme tu badinais souvent. À force de trop faire l'éditeur, je t'ai peut-être empêché de faire l'écrivain. Mais je te garantis qu'en relisant Ferron, nous dénicherons un modus vivendi pour nos deux visions du monde, et que tu deviendras l'écrivain que j'attends depuis si longtemps. Je te jure d'ailleurs que je te laisserai le champ libre, tout le champ libre. Tu n'as qu'à reprendre la plume, tu verras.

Je te fais confiance comme à moi-même, et suis convaincu que tu prendras le temps, cette fois-ci, de

bien parcourir les entrelacs de cette lettre désespérée. Tu n'as même pas à y répondre, tu n'as qu'à me laisser ton manuscrit terminé… sur le coin de la table, dans la cuisine.

Ton éditeur impatient,

Martel